Document generated on 06/02/2025 3:18 p.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Visite d'atelier : Françoise Sullivan

Naïm Kattan

Number 192, September–October 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/18307ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Kattan, N. (2003). Visite d'atelier : Françoise Sullivan. *Spirale*, (192), 4–5.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

VISITE D'ATELIER : FRANÇOISE SULLIVAN

Françoise Sullivan s'emploie à faire dire au corps son secret et aux objets leurs sens. Elle les aborde dans la diversité de leurs dimensions, dans leurs rapports réciproques autant que dans leurs retraits, leur autonomie.

Dans son œuvre (dont le Musée des Beaux-Arts de Montréal présente une rétrospective jusqu'au 5 octobre), le corps invente son mouvement dans l'espace pour en explorer les limites et pour prendre la mesure de son propre poids, de sa liberté tout en demeurant attentif à ne pas franchir la frontière où le mouvement se perd dans l'agitation. Le regard, intérieur, fait le partage entre l'exacerbation et l'harmonie, la gesticulation et la beauté.

Fusion du tableau et du corps

Le corps est le lieu et il est dans le lieu qu'il découvre et invente. Françoise Sullivan s'applique, pas à pas, étape par étape, à isoler l'objet pour le replacer, à le soulever pour le laisser reposer quand le sol semble s'échapper et que le territoire dresse une clôture à l'espace. Elle sculpte alors la pierre, découpe le métal puis s'arrête, fait une halte, puis atteint le seuil de la couleur. Un monde fait alors son apparition, surgit de la brume du sol et des nuages. Pure invention, il épouse naturellement les éléments et donne au lieu son poids et sa mesure. Monde perpétuellement recommencé, monde infini. Le tableau fait fusion avec le corps. Il est rond ou carré, de la dimension d'un mur ou d'une page. Il atterrit, espace et quête de l'espace. Immobile, comme le mouvement saisi dans ses arrêts, capté au vol. Les figures se mettent à virevolter : hommes, femmes ou chèvres. Peu à peu, elles s'éloignent et disparaissent dans un horizon où sourd la lumière. Françoise Sullivan va à sa rencontre. Elle est discret scintillement, ombre. Le corps est fondu dans un éclat qui donne vie à la transparence. La couleur retrouve alors le mouvement du corps et la danse reprend son rythme et ses reflets.

Françoise Sullivan est engagée dans une incessante course afin de rattraper une luminosité fuyante, de crainte qu'elle ne lui échappe. Elle quitte le bleu et s'installe dans le rouge, efface les ombres qui obstruent le regard. L'espace recule, se laisse gagner, recouvrir par le temps. Elle se met à le découper, touche par touche, comme les marches d'une échelle qui s'étend dans l'horizon. Dans l'essoufflement de la course vers l'infini, la couleur se fait masse qui recouvre les taches et les couleurs se prolongent, se suivent, fusionnent.

Le corps, dissimulé, se dévoile, bouscule les couleurs et, le rouge perçant le jaune, s'installe comme si l'artiste était prise de pudeur. Ce n'est point une réticence face au passage, au déroulement des instants, mais le moment fixe où le corps est mis à nu et qui, en dépit de sa vulnérabilité, ne cherche plus à s'esquiver mais tente d'aller à la rencontre de lui-même, un autre semblable et néanmoins différent. Le rouge ne repousse plus le jaune mais s'y blottit. La halte n'est plus arrêt mais repos. Dès lors la vie prend toute sa saveur. Une couche recouvre l'autre et le corps surgit dans une incandescence neuve, jamais éprouvée auparavant.

Le mouvement épouse l'immobilité comme une musique qui gît dans la profondeur du silence. Le regard n'est plus écarté ni repoussé mais invité, sans fausse séduction, à fouiller, à se laisser prendre et se perdre avant de toucher le corps et le saisir dans un mouvement constant, à peine perceptible.

Le regard creuse, avance, s'enfonce parce qu'il se laisse finalement lui-même librement pénétrer. Nulle angoisse, mais une sensualité redécouverte, reprise et assumée. Voilà que le corps reprend souffle et c'est l'invitation à la danse perpétuellement recommencée. La couleur reprend la suite du temps. Un trait découpe l'espace, s'élargit tel un fleuve qui coule, quitte un panneau pour reprendre le courant dans un autre.

C'est à nouveau la halte, le foisonnement des couleurs, une foule réunie dans un corps, se retrouvant dans le corps. Et voilà qu'une ligne, un fil discret, comme une nouvelle pudeur, remonte du fond et surgit telle une couronne sous laquelle s'abritent les corps réunis, qui vont à nouveau remonter à la surface de l'espace pour contenir le temps sans s'y fondre.

Le monde est là qui attend et la peintre reprend l'exploration, la quête d'une évidence qu'elle cherchera à dépouiller de ses ombres pour la faire éclater au grand jour.

L'autre versant du visible

De grands tableaux en rouge ou en bleu ne sont qu'en apparence des monochromes. Le bout de la route est un recommencement, un nouveau départ. La couleur éclate dans la couleur et la surface unie, l'espace de la toile est traversé par des routes, des sentiers, traces d'une quête, d'une exploration. Les arrêts sont des reprises, de nouveaux élans.

Pendant quelques mois, Françoise Sullivan quitte son atelier, absorbe du regard des plaines, des montagnes d'une Grèce mythique et proche, rêvée et à la portée des yeux. Le paysage vit et elle le fait revivre. Le foisonnement des couleurs, le vert du jour et le gris du soir, surgissent de la nuit, tel un feu qui ne s'éteint pas. Ce n'est pas un contrepoids à la toile unie, à la couleur en lutte avec ses variations et ses nuances, ni le rejet d'un itinéraire qui aboutit à l'impasse. C'est un autre versant du visible. Ici, l'artiste arrache les ombres à la scène fugitive, saisit opiniâtrement un réel fuyant, une halte dans le passage. L'espace vit le temps, épuise son temps.

Les semaines de silence ne sont pas un arrêt mais une attente dans la conscience aiguë, quasi douloureuse d'une gestation. Puis, Françoise Sullivan rentre à Montréal et c'est l'explosion. Sait-elle peindre? se demande-t-elle. Elle redécouvre les lignes et la couleur, les formes et les métamorphoses, une vison perpétuellement neuve qui invente un univers. Comme pour la première fois, des lignes droites régissent les couleurs. Dans l'horizon d'un temps retrouvé, les lignes montent à l'infini, lignes verticales qui atteignent un espace sans bornes, qui se perd dans l'instant.

Les surfaces réaffirment la naissance dans des traces brisées, comme une écriture non encore déchiffrée annonçant une deuxième naissance. Tels des seins multiples, des courbes font ressentir une vie, une sensualité toujours en éveil, momentanément rassasiée. Puis c'est de nouveau l'étendue plane.

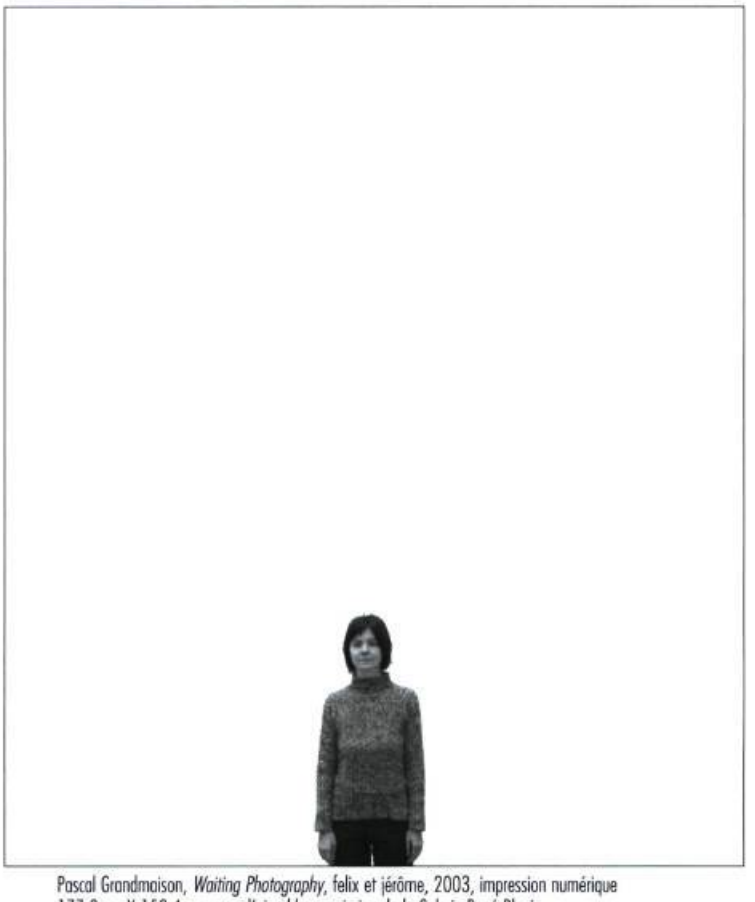
Ce monde est sombre et clair, tellement plein qu'il atteint la transparence d'un désert rêvé, parcouru à travers la douceur victorieuse des couleurs de feu. Les rouges, les jaunes, les verts ne sont point neutralisés par leur propre éclat. Ni ornement, ni divertissement, la couleur est incandescente. Le sombre est clair et le clair invite à la chaleur et à l'intimité de la nuit.

Les lignes partagent les couleurs, les superposent, les parsèment de taches, de pointes, de masses. Nous pénétrons alors dans un monde de rencontres qui débutent par l'invention et la reconnaissance. Entre l'appétit, la soif et la discrétion, le don précède la demande.

Un vaste paysage s'étale devant nous, à travers les lignes et les courbes. Les couleurs se rejoignent et se quittent sans se confondre. Nul besoin de le déchiffrer. Point de lecture seconde. Paysage intérieur qui sourd du fond de l'émotion, de la sensation. À travers les branches, les arbres, au cœur de la nuit, un souffle passe, fait irradier les pulsations.

Deux paysages qui s'allient, se conjuguent, se reflètent l'un dans l'autre, une vie qui triomphe de la division. Deux visages d'un même corps se fondent dans la clarté d'un feu intérieur, alimentent l'éclat en se consumant.

La retenue, la discrétion ne sont pas dissoutes dans l'arrêt et le silence. Elles triomphent de l'attente.



Pascal Grandmaison, *Waiting Photography*, felix et jérôme, 2003, impression numérique 177,8 cm X 152,4 cm, avec l'aimable permission de la Galerie René Blouin.

Couleur et ligne

Dans sa dernière exposition chez Lilian Rodriguez, Françoise Sullivan revient à la couleur dans une fête de retrouvailles. Des gouaches recouvrent un mur, tel un horizon redécouvert et, dans une multitude de lignes, de courbes qui tracent les frontières mais aussi les mariages, les couleurs semblent en quête de formes. Elles se métamorphosent dans leurs associations, dans des découpages, comme si le hasard, surgi d'un inconscient, se recomposait en une ambitieuse maîtrise.

Voici les tableaux. Celui qui révèle l'affrontement des couleurs, un bleu foncé recompose un bleu clair et, en s'affirmant dans le contraste, lui donne vie. Au cœur d'un océan rouge, une boule, rouge aussi, le monde prenant naissance d'une couleur surgie d'une même couleur qui la contient.

Pour Françoise Sullivan, la couleur n'est point un embellissement surajouté à un fond. Elle est substance, intégrée à un univers dont la trace la partage, la découpe. Au lieu de l'oblitérer, les lignes jaunes marquent un espace. Par son choix, l'artiste, en conjuguant la couleur et la ligne, imprime la trace qui caractérise et nomme.

Dans une autre toile, deux mondes se fondent, celui de la substance, de l'espace uni, est comme juxtaposé à un autre, celui où les lignes s'élargissent en taches allongées qui virevoltent dans un affolement pour se rejoindre dans une fête où la joie est une célébration du seul monde réel, celui qui unit la trace et la substance, la couleur et la ligne dans une vie saisie dans sa source, instantanée et infinie.

Dans ses plus récents tableaux, les couleurs se superposent, se battent, cherchant leur place et la peintre est prise entre le besoin de contrôler son espace — qui est le tableau — et donner libre cours aux couleurs, comme si elle ne suivait que ses instincts, ses impulsions.

Entre cette exigence d'être le maître d'œuvre et l'appel d'une liberté venant apparemment d'un ailleurs indéfinissable qui, en fait, est une conscience souterraine, un mystère se profile et semble échapper à l'artiste elle-même.

Dans ses derniers tableaux, Françoise Sullivan explore les couleurs en les privilégiant à tour de rôle. Le rouge est multiple et, à l'intérieur de la toile, la diversité du même fait apparaître un conflit, une lutte entre des facettes qui subtilement s'acharnent contre leur effacement, leur mise à l'écart, leur élimination. Puis une couleur se superpose à une autre, un carré recouvre un autre, vert et noir, comme pour constater et affirmer qu'une couleur ne triomphe jamais totalement.

Le monochrome laisse miroiter et sourdre d'un fond quasi invisible des reflets qui défient l'apparente unité.

Françoise Sullivan recommence perpétuellement la peinture comme pour revenir chaque fois au point de départ. Voici la toile blanche devant laquelle elle se place. C'est la nudité d'une prénaissance. La vie prend ses droits et la couleur traverse l'espace en éclats successifs, trace des voies qui dédoublent l'espace comme pour le multiplier. Une lutte sourde s'engage. Une ligne qui indique la marge, la limite mais aussi l'ouverture à la couleur et un espace libéré qui se laisse pénétrer par l'espace d'une autre couleur. Ainsi, la vie surgit, élément par élément.

La naissance est un drame perpétuel et la joie est une fulgurance dont la puissance atteint le paroxysme d'un espace autre, renouvelé, laissant entrevoir un éclat, l'annonce d'une nouvelle naissance. Toute naissance est menacée par sa révélation, une exposition qui nie la continuité si elle se soumet à l'apparence. Aussi la conquête de la vie n'est pas définitive même quand elle est visiblement triomphante. Le peintre se bat à l'infini contre sa possible démission, sa chute dans le mutisme ou la futilité, d'où la tentative d'un perpétuel recommencement, la reprise à partir d'un espace nu.

Des vagues souterraines font vivre l'espace d'une couleur qui évite le spectaculaire et l'étalement d'une nudité crue fait miroiter des ombres, des fantômes qui sont des vies qui, touche par touche, disent l'inaccompli, l'inachèvement, c'est-à-dire la continuité. Rien ne cède à la facilité dans cette déclaration qui se veut poursuite d'une naissance. Le tableau ne s'accomplit que par le regard, un regard qu'il appelle et auquel il se donne comme une offrande.

Naïm Kattan